

LA DERNIÈRE FEUILLE

RECUEIL
NOUVELLES
POÈMES
HAÏKUS



ARIELLE DE GARIE
Parce que vivre c'est tout ça!

ARIELLE DE GARIE

Je suis d'abord et avant tout une femme de projets et de réalisation. Je me suis toujours donné l'objectif de réaliser mes rêves.

C'est pourquoi j'ai fait le tour des Amériques pour effectuer des recherches sur la question du Bonheur; que je suis devenue la mère des deux plus merveilleux enfants du monde; que j'ai terminé des études en création littéraire, en cinéma, en pâtisserie et que je finalise une maîtrise en scénarisation; mis sur pied une troupe de théâtre, été comédienne, metteur en scène, clown, auteure, productrice de spectacle, et j'en passe.... La liste est longue de tout ce que j'ai réalisé dans ma vie. J'ai le sentiment de vivre une vie entière chaque mois. Je suis passée maître dans l'art de me révolutionner intérieurement. Je sais quelle couleur a le bonheur à travers les grandes dépressions et les journées de grand soleil.

Ce recueil présente des textes créés au cours de mes études en création littéraire. Courtes nouvelles, poèmes et haïkus.

Création parfois sensible, philosophique, drôle, coquine... j'espère que vous aurez plaisir à les découvrir.

Bonne lecture



Éditions *La dernière feuille*
TOUS DROITS RÉSERVÉS

Cantons unis de Stoneham-et-Tewkesbury
Année de publication 2017

ISBN version imprimée : 978-2-924846-00-1
ISBN version ePUB : 978-2-924846-02-5
ISBN version PDF : 978-2-924846-01-8

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017
Bibliothèque et Archives Canada, 2017

LA DERNIÈRE FEUILLE
© **Arielle De Garie, 2017**

Il est interdit de reproduire, d'adapter ou de traduire l'ensemble ou toute partie de cet ouvrage sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Pour toute demande d'autorisation
editionsladernierefeuille@gmail.com



Créé à Tewkesbury avec amour

TABLE DES MATIÈRES

Nouvelles

L'accident!	p. 5
Voyage aux Antilles	p. 12
Pour adoucement <i>Pour adultes seulement</i>	p. 16
Roger	p. 22
L'enfant migrateur	p. 24
Pour me souvenir de toi <i>Texte érotique</i>	p. 30
La dernière feuille	p. 36

Poèmes

Condamné	p. 10
Première étoile	p. 20
Aux belligérants	p. 28
Aphorismes	p. 34

Haïkus

pages 9 . . 11 . . 15 . . 19 . . 21 . . 23 . . 27 . . 29 . . 33 . . 35
--

Merci pour vos yeux intéressés et votre coeur attentif.
Si vous désirez m'écrire, ça me fera toujours plaisir!

ARIELLEDEGARIE@gmail.com

www.ARIELLEDEGARIE.com

Au bonheur



L'ACCIDENT!

Le chauffeur jacasse sans arrêt, une vraie machine à dictons. Sur son visage, deux clans, un combat suprême entre les poils noirs et les blancs. Sa moustache est tellement épaisse qu'on pourrait y cacher une légion de lilliputiens sans qu'aucun soldat ne se fasse repérer. La banquette arrière, sur laquelle Maman et moi sommes assis, est envahie de poussière qui pique le nez et de vestiges d'anciens passagers : des papiers de Bazooka sur lesquels les BD sont devenues illisibles, des factures froissées et des sous noirs à moitié verdissés par le temps. Le taxi sent le sous-sol de chez mes grands-parents : une odeur de vieux tissus humides et de cerise au marasquin. Le véhicule s'arrête brusque à la lumière rouge, la ceinture me retient par la jugulaire.

— C'dépanneur-là, c'est ma femme qui a ça. J'y ai donné en cadeau d'mariâge. Comme y disent : J'suis pas allé a'ec le dos d'la cuillère.

Il étire son gros cou velu et sale pour regarder à droite, vers un immeuble qui menace de s'effondrer. Même mon professeur de gym n'est pas aussi répugnant. Maman profite de la seconde de silence pour lui signaler que nous débarquons ici. Elle ouvre la portière, donne, du bout des doigts, en le dévisageant, quelques sous au chauffeur, et agrippe mon bras pour m'extirper de la voiture.

— Viens mon grand, ton père va t'attendre.

Les lumières du passage pour piétons sont déjà allumées sur les quatre coins du boulevard. On traverse l'intersection à la vitesse d'un cheval de course. Au parc, maman finit par me lâcher et s'arrête derrière un banc, essoufflée. Ouf, papa n'est pas arrivé. Les arbres se préparent pour l'hiver. Des milliards de feuilles d'automne recouvrent le sol; si personne ne les ramasse, le gazon va mourir étouffé. Ça sent la terre et la pluie qui vient de tomber.

Ce matin, les rayons du soleil dessinent des flammes qui dansent dans les branches du sentier.

— Pardonnez-moi, ma chère dame.

Un policier s'approche de ma mère, encore à la recherche de son souffle. Il est drôle, une matraque à la ceinture et une casquette trop petite pour sa tête. Soit il a emprunté l'uniforme à un de ses coéquipiers, soit il a mangé un camion rempli de patates frites pour que tous les boutons de son accoutrement souhaitent le désert.

— Vous ne devriez pas traverser la rue en diagonale, comme vous l'avez fait, ce n'est pas prudent, surtout avec votre enfant. Je m'en voudrais s'il vous arrivait quelque chose.

Une chance que ma mère n'est pas une crème glacée, car elle fondrait sous le regard enflammé de désir du policier. Il glisse ses doigts trapus dans mes cheveux pour me les ébouriffer, me tape un clin d'oeil et traverse la rue : de la bonne manière. Sa voiture de patrouille est garée dans le stationnement d'un magasin de beignes. Ce n'est peut-être pas des patates frites qu'il a englouties...

Maman s'assoit sur le banc, les joues rougies, et se plonge dans un livre de recettes méditerranéennes. Cette fois-ci, pas besoin d'être devin, je connais les repas de la semaine prochaine.

Les cloches de l'église d'en face retentissent Sept coups, sept heures, papa devrait déjà être là. Le curé serre la main à une armée de fidèles attroupée autour de lui. Il lève les yeux vers moi et m'adresse un signe de tête pour me saluer. Je veux lui envoyer la main pour lui répondre, mais je suis déconcentré par les grondements d'un moteur. La voiture de mon père, la plus usée de toutes les BMW, tourne sur le boulevard et s'immobilise en bordure de la route.

Papa court vers moi, vêtu d'un complet en laine sombre et d'une cravate à pois bleus. C'est la première fois que je le vois si bien habillé pour venir me chercher. Il m'attrape par les bras et me fait tourner. L'air froid frappe mon visage, je suis un aigle en chasse. Après cinq... ou six tours de toupie, il me dépose et s'accroupit face à moi. Ma mère lève la tête de dans son livre. Mon père fouille dans sa poche intérieure de veston et en sort une petite voiture de police. La porte du conducteur est réversible : un côté lustré et l'autre accidenté, lors d'un impact elles s'interchangent. Je lui saute au cou.

— Merci, papa. Avec celle-là, j'ai fini ma collection!

Il prend une grande inspiration et me blottit contre lui.

— J'ai une entrevue pour un nouveau travail... Je ne pourrai pas passer plus de temps avec toi aujourd'hui, je suis vraiment désolé.

Les larmes me montent aux yeux, je n'arrive plus à parler, comme si des barbelées poussaient dans ma gorge. De sur son banc, maman me sourit et s'adresse à mon père :

— Ça va aller... je te le ramène la semaine prochaine.

Papa m'embrasse sur le front, comme à chaque fois avant de partir. Une semaine... ce n'est pas si long...

Je m'assois au sol, sur le chemin de terre battue du parc. L'odeur de pollution de la ville est lourde dans mes poumons. Ma nouvelle patrouille se dirige vers les lieux d'un accident: deux feuilles, une rouge et une jaune se sont rentrées dedans.

Des crissements de pneu sur l'asphalte du boulevard me détournent de mon histoire. Un son d'explosion vole dans les airs. Mon corps se crispe, mon coeur veut quitter ma poitrine.

Des morceaux de tôle et de verre éclaboussent la route.

— PAPA !

Sur son visage ruisselle du sang... et dans ma main, la porte accidentée de ma voiture s'est retournée.

un comédien pleure
le rideau déjà tombé
sur son premier acte

CONDAMNÉ

Tous les mêmes : un brin d'enfance désarçonné, prisonnier d'un diamant dont personne ne veut. Êtes-vous personne? Moi, je cherche à être quelqu'un. Pour s'offrir en sacrifice, il faut des histoires non-écrites, des mélodies naïves et des heures d'exils. Je n'ai rien de tout cela, mais je veux mourir de nous. La réalité me transperce d'exactitudes qui ne font que s'effacer chaque jour. De tous les rayons de larmes sont nés mes espoirs. Je suis un masque flottant amarré au traversier. Je ne sais plus où aller. J'aurais voulu, derrière moi, du pain et des cailloux pour renverser la route de ma maison. Je suis à l'orée du bois et je cherche ma direction.

Je veux m'éloigner des vitrines où dansent des robes rouges et cendres. Laisser la Terre vivre son poème. Se lever de courage et brûler les mythes du cataclysme. Je suis la route de nos origines, l'aboutissement de notre histoire. J'ai sur les épaules des landes de cimetières, des anecdotes plus vieilles que mes poupées. Témoin impavide de notre cruauté, j'apprends les méandres de nos antithèses... j'apprends à aimer.

Le compte à rebours commence sa longue marche.
Je suis naïve pour l'enrayer.

L'explosion sonne les âges. Un duel entre la mort et soi.

sans un sou
le garnement attend
un cornet de crème glacée

VOYAGE AUX ANTILLES

Pourtant ce soir-là tout était paisible, les lumières de la ville brillaient comme d'habitude. Je sentais, pareil à tous les lundis d'hiver la neige se froisser sous mes pas, le froid rencontrant la chaleur de mes semelles. Rien d'anormal, rien à signaler. Si seulement j'avais su quelques semaines à l'avance ce qui allait se passer, je me serais préparée un peu, j'aurais lu sur le sujet, anticiper, mais je ne me doutais de rien, tout était parfait.

Sur le chemin qui me menait à son appartement, j'arrêtais toujours à la seule boutique encore ouverte à cette heure. Le marchand de livres usagés m'a montré ses dernières trouvailles, une série d'ouvrages magnifiques sur les Antilles, des images, des cartes, le récit d'un voyageur.

— Ça réchauffe le cœur ça ma belle fille!

Toutes les semaines, je lui en achetais un, les yeux brillants, le sourire franc, il me tendait le petit paquet de papier brun. C'était sa vie, vivre tous les jours pour les idées des autres. Il se sentait important d'offrir une partie du monde aux passants. C'était immanquable, je ne pouvais faire mon chemin sans m'arrêter, m'abreuver de son bonheur si simple d'homme vieillissant qui, contrairement à moi, savait se reconforter de la solitude.

Comme d'habitude j'ai caché ce trésor dans mon éternel sac en jeans, ça ne l'intéressait jamais de toute façon, ça l'exaspérait même de me voir toutes les semaines dans un nouveau bouquin. J'ai compris, au bout d'un an, je ne lui en parlais plus et lisais ailleurs que chez lui.

Entre la boutique et son appartement c'était jamais bien long, je rêvassais toujours de ce que j'allais découvrir dans mon nouveau fantasme littéraire. Quand je tournais le coin de la rue des Volettes il ne me restait que cent pas à faire pour retrouver la chaleur rassurante de son logement.

Ce n'était ni l'odeur fétide inhabituelle de l'édifice ni l'étrange inconnue vêtue de beige assise à l'entrée qui me chamboulaient, mais j'avais une appréhension inquiétante que rien ne serait plus comme avant, ce calme olympien que je cultivais jour après jour mourrait en ce lundi d'hiver, j'en étais certaine.

J'ai gravi les marches lentement, une à une, pour me convaincre du réel, m'assurer que la gravité exerçait toujours une force sur mes chevilles. Je n'arrivais plus à combattre le froid de la cage d'escalier. Je craignais le pire, je ne voulais que prendre mes jambes à mon cou et fuir, mais je n'aurais jamais su la vérité, celle qui m'attendait à quelques mètres seulement.

J'ai sonné. Tout était clair. Pour la première fois, je n'avais aucune réponse. Je n'entendais même pas à travers la porte le simple son de la douche ou bien sa voix au téléphone qui m'aurait expliqué cette absence. J'étais seule. Figée à me demander ce que j'avais fait pour mériter ce silence. Je ne sais plus combien de temps a duré l'attente. Je me suis accroupie près du seuil au 5e étage et j'ai lu.

L'aventurier s'appelle Marc, il a visité chacune des îles des Antilles, rencontré ses peuples, mangé leur culture. Je me suis arrêtée sur une charmante photo de lui, les cheveux noirs courts, une barbe d'au moins une semaine, un sac en bandoulière vert épuisé avec des écussons d'au moins 15 pays différents. Il se tient droit, paisible et cache au creux de ses bras un enfant, tout petit, qui doit avoir tout au plus 6 mois et semble dormir, la peau caramel avec, j'en suis persuadée, une odeur parfaite de bébé jamais usé. L'image m'a réconforté jusqu'à en oublier l'endroit où j'étais. Au pied de la porte des oubliés.

J'arrivais à la dernière page. Toujours rien. Ce n'était jamais arrivé, au cours des trois dernières années il ne m'avait jamais fait patienter. J'avais fermé mon livre depuis déjà un bon moment quand j'ai vu apparaître la dame en beige entrevue à l'entrée au fond du corridor, une clé à la main. Elle me regardait

tout droit dans l'âme. Le même pressentiment venait fracasser mon intelligence. Mon corps s'était réchauffé en une fraction de seconde, mon thorax ne pouvant plus contenir les battements de mon cœur. J'ai bondi sur mes pieds pour ne pas avoir l'air d'une loque sur le pas de la porte.

— Pardonnez-moi mademoiselle.

Sans y réfléchir je me suis dégagée de l'embrasement, craintive de me faire questionner sur ma présence aussi tardive. La dame pénétra le havre de mes amours, le repère témoin de mon épanouissement sexuel. Je ne comprenais ni qui elle était, ni qui lui avait donné les clés de mon bonheur. Je restais muette, ne sachant où trouver en moi la force de m'exprimer. La dame laissa la porte ouverte quelque instant, je ne sentais plus l'odeur de mon homme dans l'appartement, je ne retrouvais plus le sentiment transcendant que l'ouverture de cette porte créait chez moi à chaque fois. La dame revint vers moi, me donna une enveloppe, referma la porte doucement.

Je suis aux Antilles, à bientôt...

Bisous

Mathieu

xx

C'est tout. Rien d'autre... Ma chère Madame Frayeur, maîtresse de la trahison revenait me voir, je ne l'avais pas sentie depuis si longtemps. J'ai dévalé les marches deux par deux pour me précipiter chez le marchand de livres usagés, la porte était fermée.

une neige d'automne
sur le rêve des enfants
plus grands que des hommes

**POUR ADULTES SEULEMENT
POUR ADOUCEMENT**

cochonailles et grivoiseries à la Marc Favreau, pour lecteurs avertis

J'étais dans un barbelé, je buvais mon vineur et je l'ai vu entrer. J'étais esquette, je m'étais privationné depuis si longtemps. J'en étais réduit, pour seule délinquance, à l'auto-pétrissage du carrefour du Mont-Plaisir. J'avais envie de concubination.

Elle était d'origine ritaloise. Elle avait une longue chevelure javeltexturée, des jarrets jambonesques, des lèvres pulpocéées d'une grosseur mitoyenne, et de tout petits petons. Révultionné, pris d'une écoeurite aigüe face à mon syndicat, j'étais fin prêt à me farsouiller sa bonbonnière. Je voulais labourer. Elle était fertilisante à souhait. J'étais barbeux.

Elle se nommait Valentine. Elle était agenouillée de 29 ans. Je me suis promotionné : Castor de l'Aqueux-Ronde, 38 d'activations. Nous rigodions ferme. Après plusieurs pitcheurs, le tentateur du barbelé nous montra l'excite. C'était l'heure de peinture. Je lui offris de la ramoner chez elle; elle s'embabina à mon cou et je l'enfournai chez moi. Y fourcherait-elle? Là était la divination.

Je la trouvais intervenante. Elle faisait primesauter mes courgettes. J'avais le feu follet et l'esprit voletage. Je braguettais mes émulsions pouce par pouce. Je cartais, je cartais... Enfin, elle s'abattait dans mes bras.

Je sentais mon membre pulsionner : il était tentaculaire et émauconvulsé. Mon coq tunait up! Je délayai la forêt, je la défrichai. Elle appelait le grivoisage : elle était nichaussée et mamelonée cette partouse! Je l'étendardisai sur mon Bal d'à Queen. Elle était fessue cette personne alitée. Je la dévergondais de toutes mes forces.

Je m'attaquai à son Mont-de-Vicieuse. Je la clitorisipotais avec digitalité. Par chance, elle était mottactivée et con pétante. Je lui caressais les michons, ses yeux roucoulaient.

Je me suis caoutchoucté, j'étais entièrement capoté. Je l'albardai amoureusement, elle me boucliait en cadence. Nous nous sommes positionnés maintes et maintes fois. Elle gérémiadait, je l'accouplimentais. Je l'aspermai avec vigueur, j'arborais un air fiefvidé. Nous nous sommes époudonnés jusqu'aux petites peurs du matin.

Le four entraît par ma fenêtre, ma ritaloise s'était évadée. Je frissotai. J'étais de nouveau esquelette. Elle m'avait laissé de beaux rimambrances. Son odorance, sa fringueur et son ombrette dans mes panses. Elle salivait bon.

Je venais à peine de me saoulever quand je m'apeurai que dans mes braises ça piquoillait et ça groovationnait. Ça malmenait fort. Je transparaisais, c'était époudantesque. Je pensardai que j'avais grand besoin d'être député.

Je montai dans ma Volvoiture, la mine contrebasse. Les rouilles étaient pleureuses et pleines de perse-humains qui déambulaient avec droiture. Il avait plouillé durant la nocture. J'avais envie de moucharder comme un nourrisson.

J'entraî chez le mad-à-seins, j'étais escarmouché. La secréreceptionniste m'a regardé avec des yeux rigolfeurs.

— Oui?

— Ça pigratouille...

— Où? qu'elle demantionne en escrimant sur une fichenote.

— Dans ma bombarde...

— Achaisez-vous! qu'elle convulsionne.

Je lecturais quelques menus articles quand j'ai entendu :

- Monsieur de La Queue?
- Non, de l'Aqueux

Je filai mon chemin jusqu'au labureau du Méchin. J'étais prêt à l'affronder sans broncher. Je m'achaisai sur la table opérationnelle. Le toubistouri entra en lecturant ses fessiers pour me sculpter.

Je regrettai ma nuit de sutra-voltige.

Deux jours plus tard, j'étais assis devant ma division pour attendre ma résultatation.

chaton de gouttière
un judas à la fenêtre
quête de quoi aimer

PREMIÈRE ÉTOILE

glace brûlante de lames
l'hymne national
l'étendard de nos mémoires
partisans qui délugent d'espérance
je suis femme parmi les autres
marionnette au décorum du hockey

rondelle offerte en gage
le banc se dégorge
d'ailiers et d'attaquants
à cheval sur la ligne bleue
et sur la passerelle notre nation en ondes
trois périodes d'obstruction

c'est tout le colisée qui souffle
sans filet pour la gloire
l'allégeance d'un peuple
huant l'arbitre vétuste qui tient le phare
bacchanale et chahut
que le jeu soit blanc... ou noir

au paroxysme des divergences
le hockey prend naissance

toits de Montréal
qui trouvent la force de tenir
un monde perdu

ROGER

Le coq n'est plus là pour chanter l'aube, il est en route vers l'abattoir. Cinq heures du matin, Roger a peine à se réveiller. Il s'assoit au pied de son lit, les muscles endoloris par l'amertume qui sillonne son corps. Un baiser furtif sur la joue de sa femme encore endormie et il se précipite dans les escaliers. Le salon est rempli de boîtes empilées, des souvenirs de sa vie, sa mémoire embarrée dans du carton.

L'air est frais, les gelées d'automne sont commencées. Les pas de Roger sont lourds sur le chemin de terre battue qui mène à l'étable. Plus de troupeaux dans ses pâturages, plus de chien qui aboie pour avertir les bêtes de son arrivée. Les portes de la grange sont restées ouvertes, les tracteurs ont déserté. Il n'y a que le silence du vent glacial qui souffle. Roger ne retient plus ses larmes, il imagine le foin restant de la dernière récolte pourrir dans ses champs, une jachère imposée, qui ne profitera qu'aux oiseaux.

Les box de l'étable sont vides. Roger hume l'odeur encore présente des bêtes et du fumier. Il caresse du bout des doigts l'auge qui nourrissait son bœuf reproducteur. Dans l'embrasement de la porte apparaît sa femme. Elle le regarde d'un œil tendre et s'approche de lui.

— Tu vas voir, mon amour, la ville, ce n'est pas si mal.

Roger la serre dans ses bras et ils restent un moment à respirer, ensemble, le parfum de leur histoire.

Au loin, le ronronnement de moteur du camion de déménagement. C'est l'heure. Roger et sa femme s'accrochent l'un à l'autre sur le chemin de terre battue. Leur maison au loin se fait vider de toutes ses boîtes. Roger se retourne pour regarder une dernière fois tout ce qu'il laisse derrière lui. Un veau les observe, seul rescapé de la vente de la ferme.

les klaxons s'obstinent
l'harmonie contemporaine
pour une sortie d'autoroute

L'ENFANT MIGRATEUR

Les hyènes rôdent, pas très loin, leurs rires s'harmonisent à la douleur du village de Kanoroba. Les femmes sont attroupées près de moi, muettes, n'espérant qu'un miracle. Dans la chapelle de paille et de poussière, au chevet du plus jeune de leurs héritiers, elles prient pour que je puisse le sauver. Un gamin chétif gît sur l'autel, un enfant qui encore, sous la dernière pleine lune, devait pouvoir courir et profiter de sa jeunesse. Dehors, le feu du passage, celui qui mène les âmes jusqu'à l'autre monde, s'élève dans la pénombre, et les hommes dansent, en silence, autour de ses flammes. Bientôt cinq ans que je n'ai pas exercé la médecine. De mon grand sac, je ressors scalpels, trocarts et stéthoscope. J'aurais préféré ne jamais les revoir, les laisser dans l'oubli entre deux paires de jeans et mon carnet de voyage. En quittant Montréal, je les avais apportés, juste au cas, espérant que leur unique présence abolisse leur nécessité.

L'enfant est allongé sur des fourrures qui jonchent les lattes de bois chancelantes d'un trop petit lit. Inanimé, il laisse échapper de faibles souffles, des râles qui luttent au fond de sa gorge et qui font écho aux hyènes, guidées par l'odeur de la mort, qui s'approchent du village. Des plaques envahissent le corps frêle du garçon, des pourritures encore plus noires que sa peau, qui doivent dater de plusieurs semaines. J'ai peine à dissimuler le tremblement de mes doigts, je crains le pire, les blessures sont profondes, je n'ai jamais vu pareilles infections. Même en salle d'opération, j'aurais du mal à les guérir.

J'extirpe de mes bagages ma bouteille de Scotch, souvenir de l'occident que j'avale tous les soirs pour engourdir ma mémoire morbide. Sans hésiter, j'en donne une rasade au gamin, qui boit sans broncher, et en asperge sur sa chair, à vif, pour désinfecter ses plaies. Une intervention d'urgence s'impose, le temps a déjà joué contre moi. L'enfant hurle de douleur à chacun de mes coups de scalpel qui raclent ses blessures, il ne survivra pas, je dois m'investir davantage, la médecine ne me sera pas suffisante. Je chante. Un air doux que je fredonnais à chacun de mes patients à

l'orée du gouffre de la mort. Je m'étais pourtant juré de l'oublier, cette chanson damnée qui ne m'épargne jamais et qui me vieillit dès la première note. C'est inscrit en moi, les paroles sortent sans les avoir appelées. Les hyènes rient à m'en faire frissonner de terreur. Ma voix se bat contre la mort, la féroce, celle qui prend tout ce que nous avons, celle qui, comme une traîtresse, nous emprisonne dans les regrets. L'espoir d'un village, la jeunesse et l'avenir ne peuvent mourir la même nuit. Je chante de ma voix grave au creux de l'oreille de l'enfant «pour que la fin s'efface, au monde des Hommes, encore seuls dans l'oubli».

Ma paume sur son front, espérant que ma musique cesse, une déchirure s'immisce dans mon ventre, comme une entaille dans l'abdomen me rappelant les douleurs de la guérison. Cinq années à vouloir éviter ce supplice. Au cœur de l'Afrique, sous les regards suppliants de son peuple, je chante la vie d'un enfant.

Il respire plus librement, ses scarifications se referment, mais tous mes muscles s'affaiblissent, mon crâne veut fendre. Une décennie à mon existence s'est encore ajoutée.

Les hyènes sont reparties, l'enfant dort à mes côtés. Je m'appuie contre le lit, épuisé, et j'engloutis les quelques gorgées qui restent au fond de ma bouteille de Scotch. Les rides gagnent du terrain sur ma peau. Ankylosé, je m'assoupis au pied du petit, au son régulier de sa respiration.

* * *

Le soleil se lève sur la savane, les femmes de Kanoroba nettoient le corps guéri de leur héritier. Les hommes dansent autour du feu de la victoire, assurant leur succession.

Je traîne mes pieds vers Sirasso. Une horde de hyènes me suit d'un peu trop près, comme pour me rappeler que ma mort est imminente, flairant dans mes veines l'odeur de l'enfant.

— Allez-vous-en! Laissez-moi tranquille...

Rassemblant les forces qu'il me reste, je leur lance scalpels, trocarts et stéthoscope. Se déployant en cercle autour de moi, les hyènes m'emprisonnent. Les chemins de l'Afrique ne m'auront pas épargné.

sur le sable brûlé
des marins partent en guerre
contre les géants

AUX BELLIGÉRANTS

orphelins au coeur
des barbelés fendent le silence
jouent le rythme des bombes et des tortures

à la une mitraillettes
des milliers d'enfants usés de larmes
contraints à faire valser les cadavres

je suis le son sourd de l'humanité
qui berce nos remords?
au creux de la guerre d'étrangetés

pour un drapeau bâtard
éliminé par la rébellion puérole
contre les artificiers de l'histoire

notre sort est celui inévitable du pendu
un immortel condamné
cherchant sans voir la corde de nos outrages

cent remords prisonniers
à accoucher d'un gavroche au pied des armes
et crier que la paix balance encore au gibet

huit heure : les journaux
dans le vent un drapeau blanc
devient des lambeaux

POUR ME SOUVENIR DE TOI

Texte érotique

La poussière vole entre les faibles rayons de lumière qui sont parvenus à s'infiltrer par les carreaux cassés de la fenêtre. Tout près de l'abri, où je me suis réfugiée dans le dessein de rejoindre mon mari, des soldats se terrent derrière les ruines, leurs armes dressées pour la guerre. Des lambeaux de maisons surplombent un sable souillé par le sang des patriotes. Nous sommes recroquevillés entre une armoire remplie d'obus et un mur de pierre.

— C'est trop dangereux, tu n'aurais jamais dû venir. Retourne au village, auprès de notre famille, tu n'es pas à ta place, ici.

Je voudrais lui dire combien j'ai peur de ne retrouver que son cadavre, que deux inconnus me le rapportent un jour gisant dans un coffre en bois.

— Je n'arrive plus à attendre la fin du siège.

Avec ce qu'il me reste de courage, je défais le voile qui couvre ma chevelure, je me dresse devant lui et fais descendre ma robe le long de mon corps. L'air effleure la sueur de mon dos et m'offre un frisson qui affermit ma chair. J'ose m'appuyer sur son regard.

— Je me devais de venir te rejoindre, Hakim. J'ai besoin de toi, de te sentir encore.

La frayeur de la mort, au creux de ses pupilles, s'adoucit. Ses yeux noirs, à peine bridés, s'illuminent en se posant sur mes seins durcis de gêne. Une chaleur naît entre mes cuisses. Debout, tremblante de désir, je me sens prête à m'offrir. Sans aucune caresse, je pourrais jouir à l'instant, laissant mon corps s'abandonner au plaisir d'être là, nue, devant mon mari.

Il se lève en dénouant son turban couleur terre, ses longs cheveux sombres, plus frisés que les miens, tombent sur ses épaules. Je voudrais que cette étreinte soit éternelle, pour désertier notre histoire, délaissier les cris de douleur, les tyrans et la peur.

La peau d'Hakim sent le sable et la poudre à canon. Je faufile mes doigts sous sa nuque et il m'appuie contre le mur brûlant, la chaleur des pierres attise mon désir. Sa veste écorchée par la bataille se plaque à ma poitrine. L'atmosphère est écrasante et la poussière colle à ma peau. Sa barbe, ruisselante de sueur, frôle ma joue. Mon sexe s'ouvre sous l'emprise de ses mains sur mes fesses. Entre ma taille et ma hanche, à travers le tissu de son uniforme, je sens son membre durcir.

À l'extérieur, des coups de mitraillettes fendent l'harmonie de nos souffles étouffés. Je dénoue son pantalon qui tombe à ses pieds. Sa verge est chaude, je blottis mon sexe sur le sien et déboutonne sa veste. Ma main caresse son torse, ses poils humides s'aventurent entre mes doigts. Je m'accroupis en laissant glisser mes seins sur son buste afin de conduire mes mamelons sur son membre. J'approche mes lèvres de son gland et ne fais que l'effleurer. Ma langue se pose sur ses couilles devenues fermes d'excitation. Son phallus m'appelle, de toute ma paume, je l'empoigne.

Une déflagration retentit à l'orée du désert, des tôles se fracassent, je m'efforce d'oublier la guerre. L'odeur de mon mari se mélange à celle de ma salive. Je lèche son sexe. Un râlement sort de la bouche d'Hakim. Il enfouit ses doigts dans mes cheveux et me force à enfoncer son membre entre mes lèvres, sur ma langue. Une décharge de frisons se faufile jusqu'à mon ventre. Je veux le sentir, qu'il soit mien. Je me relève et entoure une jambe à sa taille. Hakim s'introduit en moi, je m'ouvre, c'est chaud, mon clitoris se gorge de fièvre, prêt à jouir. Ses va-et-vient prennent de la vitesse. Mon cœur bat au rythme des coups de fusil qui s'accroissent. Mes seins dansent sur le torse d'Hakim, la veste encore entrouverte. Je serre son sexe de toutes mes forces, pour

l'emprisonner en moi... jusqu'à la fin de la guerre. Les soldats crient pour se donner courage, de l'autre côté des pierres, des blessés tombent et râlent. Je refuse de m'abandonner à l'ivresse, je veux graver dans ma mémoire le désir de mon mari. Son membre se raidit encore entre mes cuisses, sa jouissance monte par secousses. Dans un soupir, le regard sombre d'Hakim pénètre le mien et une caresse chaude m'emplit le ventre.

La mort reprend possession de ses pupilles.

— Je dois y aller mon amour, on se bat...

Je reste nue et muette, soutenue par les pierres ardentes, à le regarder se rhabiller, renouer son turban, reprendre ses armes. Il quitte l'abri en m'offrant un dernier regard accablé. Je m'allonge sur le plancher de bois poussiéreux, entre les douilles vides et les vestes abandonnées des soldats. Mes doigts, devenus glacés, glissent sur mon sexe. Je les enfonce en moi pour prendre la jouissance d'Hakim, son sperme brûlant. Je me touche, comme pour la première fois. Un tremblement parcourt mon corps, je me cambre sous mes caresses. Des spasmes dans mes entrailles, prêtes à tout recevoir. Les muscles crispés, le souffle en suspension, je ne sais plus où je suis. Dans cette pièce aride, il ne reste plus que le souvenir d'Hakim et moi. Des soubresauts de plaisir s'évanouissent entre mes jambes, ma respiration se calme, des larmes roulent sur mon visage.

Étendue, j'écoute la valse des bombes.

et fume le cigare
au bec d'un clown
venu aussi pleurer ma mort

APHORISMES

Pour s'avoir apprécier le silence, la solitude tapie dans les pénombres, il faut voir, dans nos cris de souffrance et d'amertume, la richesse de notre Être.

Souris aux gens qui passent, surtout à ceux qui pleurent.

La petite qui sanglote pour son jouet perdu ne sait pas qu'elle découvre les tourments des regrets.

Les matins d'hivers, qu'ils soient enneigés ou glaciaux, laisse une coulée de givre sur les pages des écrivains afin d'asseoir sur une luge l'imaginaire des explorateurs.

Je n'ai jamais vu personne mourir, mais je n'ai pas besoin de cela pour comprendre que les injustices n'attendent pas d'être invitées.

Si le facteur n'est pas encore passé, reprend ta plume et écrit une autre lettre.

La fiction ne porte aucun sens si elle n'est pas attachée aux émotions. Elle devient banale à la minute où les mots qu'elle transporte ne parlent qu'aux universitaires et aux érudits. L'auteur rencontre l'universel lorsque, par la beauté de ses écrits, le fermier verse une larme.

Enfant, je voulais être célèbre, une géante parmi les Hommes, maintenant je ne sais que m'abaisser.

ton muguet flétri
déchire le silence des mots
au creux de ma paume

LA DERNIÈRE FEUILLE

Ça sent bon.

L'hiver attend sagement sa place. Les oies annoncent leur départ, pas si loin, près de mon fleuve. Je suis sortie, malgré les avis des médecins, pour regarder l'automne s'étendre, pour emporter en souvenir ce qu'il lui subsiste encore de vie. Assise au fond du jardin, enveloppée par mon édredon, je respire mon histoire.

La maison menace de s'effondrer. Tout ce qu'il m'en reste, ce sont de vieilles planches délavées, la peinture écaillée, le repère d'un abandon prémédité, un endroit où l'on entre à reculons, où toutes les fissures murmurent, «Pourvu que la vieille parte bientôt». J'aurais préféré être sourde.

Sur le balcon de l'un de mes voisins, leur chien jappe. Il a le poil long, aussi argenté que ma chevelure. Sa maîtresse, sur le point d'éclater de son premier enfant, dénoue la laisse.

— Krummel, va pas trop loin.

Il s'élançe, comme une fusée, pour venir m'embrasser le bout des pieds. Je lui caresse le derrière des oreilles. La langue ballante, une mèche de poil dans les yeux, il prend le temps de me laisser un filet de bave sur le genou avant de repartir, vers le champ, aussi léger qu'une gazelle.

Sur un coin du terrain, un jeune garçon que je n'ai pas vu grandir, s'imaginer être chevalier. Son vélo jaune devient sa monture, le couvercle d'une poubelle, son bouclier. Il ne sait pas encore que la vie est le plus beau de ses trésors, que seules les épreuves pourront transformer en richesse. Je revois Don Quichote et ses moulins, sous mes yeux, le premier acte de son imaginaire. Mon jeune voisin s'est arrêté, les pieds ballants de chaque côté de son destrier, il me regarde. Un océan de feuilles mortes s'étend entre nous.

Lui, ne voyant qu'une vieille couverture et un visage pâli par le temps, moi, pouvant m'abreuver de sa jeunesse. Il a abandonné son récit de cape et d'épée, la bouche entrouverte. Je voudrais lui dire combien il est beau, petit bout d'humain qui joue aux grands.

— Benjamin? Viens t'en mon p'tit homme.

Il se recale sur son étalon et bat en retraite. Les petites roues de secours ne touchent plus à terre tellement ses coups de pédale vont vite. Son père l'attrape et le couvre de baisers.

Deux bébés chatons, frère et sœur qui, ensemble, découvrent la vie. Les feuilles sont plus grandes que leurs délicats visages tigrés. Ils marchent, incertains, flottant sur un tapis de couleur. À l'aube des découvertes, ils se font des peurs, se chamaillent. Krummel s'approche à toute vitesse, croyant se faire de nouveaux amis. Les chats, apeurés, sautent dans le premier érable à leur portée pour s'en faire une forteresse. Krummel s'en retourne, piteux, sans même me regarder, vers sa laisse et sa sécurité.

— Ça l'air d'un cabot.

Les maîtres sont découragés de voir arriver, entouré de chardons, leur chien boueux qu'ils devront nettoyer, brosser, sécher.

Les minets se sont donné la mission de grimper jusqu'au sommet. Leurs pas inexpérimentés explorent les limites de l'équilibre. J'ai passé l'âge de les gronder. Le souffle coupé, je souhaite ne pas avoir à appeler un pompier. L'un d'entre eux amorce la descente, suivi de près par sa sœur, visiblement moins téméraire. Je laisse de côté mes douleurs lombaires, je ne me reconnais plus, mon âge à la volée, j'existe, avec eux, sur les branches.

Le petit bascule, d'une hauteur effrayante. Fixe sur ses pattes, choqué par la chute, il prend un temps... l'autre lui tombe dessus. Étourdis, ils s'approchent de moi. Ça fait si longtemps que je n'ai pas pris soin de quelqu'un. Curieux, ils s'avancent. J'étire les rides qui tiennent ma peau, et de ma main maigrelette, je les soulève pour les déposer sur moi.

Leur pelage réchauffe le bout de mes doigts. Ils se blottissent, l'un contre l'autre, appuyés sur la chaleur de mon ventre. Ils ronronnent, me témoignant amour et réconfort. Leurs petits yeux se ferment, le vent est doux sur nos visages. La fatigue de leurs expériences les entraîne et je me laisse aussi prendre par le sommeil.

Si j'avais à ne jamais me réveiller, c'est maintenant que je voudrais partir. Emportant avec moi la vitalité de Krummel, l'imaginaire d'un enfant et la douceur réconfortante d'un frère et d'une sœur, explorateurs de l'univers. Qu'on prenne mon corps et qu'on l'enfouisse sous ma terre, auprès de mon fleuve, là où la beauté nourrit son souffle pour nous mener jusqu'au ciel. Je peux partir, venez me chercher. J'ai vu tout ce que j'avais à voir, humé une dernière fois l'odeur de l'automne... Une main se dépose sur ma joue. Mes yeux ont peine à s'ouvrir.

Mes deux fils près de moi. Leurs visages s'illuminent en voyant les chatons réfugiés entre mes bras. Leurs femmes sont assises sur le balcon, apprenant encore à se connaître. Et leurs enfants, se lancent dans les feuilles en énumérant les centaines de bonbons qu'ils mangeront dans quelques jours. Je les observe prendre râteaux et courage.

Ma petite-fille s'approche pour me tendre la plus belle de ses feuilles d'automne. Mes fils deviennent de grands hommes. Je ne peux m'empêcher de les imaginer, petits, lorsqu'ils se transformaient, dans ma cuisine, en joueurs de hockey.

J'ai de plus en plus froid. Les chats tentent, en vain, de calmer mes tremblements. Mon passé s'éloigne, l'odeur de l'automne s'évade. Je ne résiste pas...

Le regard sur la vie que j'ai eue, que je me suis offerte. Je ferme les yeux, ne pouvant retenir mon dernier souffle...

— Je t'aime.

Le vent s'est levé, la dernière feuille de l'érable est tombée, l'automne achevé.